

Valentin est un grand gaillard de vingt-cinq ans, menuisier de son état, qui est né en plein faubourg Saint-Antoine **a**. Son père et son grand-père étaient menuisiers. Il a poussé au milieu des copeaux, il a joué aux billes, jusqu'à dix ans, sur le trottoir de la place de la Bastille, autour de la colonne de Juillet **b**. Maintenant, il couche rue de la Roquette, dans un garni borgne **1**, où il a, pour dix francs par mois, un trou sous les toits, juste la place d'un lit et d'une chaise ; et encore, pour monter sur le lit, est-il obligé de se plier en deux, s'il ne veut pas se cogner la tête au plafond. D'ailleurs, il en plaisante lui-même. Il ne reçoit pas dans ses appartements ; il rentre se coucher à dix heures, et dès cinq heures du matin, hiver et été, il secoue ses puces. Il dit seulement que ça le vexe, quand il fait une connaissance, parce qu'il n'ose pas amener les dames chez lui. C'est si petit que, si on couchait à deux, il y en aurait pour sûr un qui laisserait ses jambes dans l'escalier.

Un bon diable, ce Valentin ! Il travaille dur, parce qu'il est jeune encore et qu'il croit au travail. Avec ça, pas soûlard, pas joueur, un peu juponnier, peut-être. Les femmes, c'est son grand défaut. Quand, le matin, il pousse sa varlope **2** d'un bras de papier mâché, les camarades le blagent, lui crient qu'il a vu M^{lle} Lise. Ça vient de ce qu'une ancienne à Valentin s'appelait Lise, et que, les jours où la paresse l'empoignait, il avait coutume de dire : « Cré nom **3** ! ça ne va pas, j'ai vu Lise hier soir ! » Dans les bastringues **4** du faubourg, on l'appelle le beau menuisier. Il a une grosse tête joyeuse, avec des cheveux crépus ; et, lorsqu'il danse, il lui arrive de retrousser les manches de sa blouse, pour être plus à l'aise, dit-il, mais en réalité pour montrer ses bras forts, qui sont blancs comme ceux d'une femme. Il a eu les plus belles filles, la grande Nana, la petite Augustine, et la grosse Adèle qui n'a qu'un œil, et jusqu'à la Bordelaise, une brocheuse **5** pour laquelle deux militaires se sont tués. Chaque soir, il fait le tour des bals, un regard ici, un regard là, uniquement pour voir s'il n'y a pas, dans les coins, des demoiselles qu'il ne connaît pas.

Un soir, comme il entre au Jardin de Flore, un bastringue de la rue de Charonne **6**, voilà qu'il aperçoit Clémence, une fleuriste de seize ans, dont les beaux cheveux blonds lui semblent un soleil allumé dans la salle. Du coup, il est toqué. Pendant toute la soirée, il fait l'aimable, il danse avec la petite, paie un saladier de vin à la française. Puis, vers onze heures, quand Clémence rentre chez elle, il l'accompagne et, naturellement, il veut monter. Mais elle refuse d'une voix nette. Elle passe volontiers une soirée au bal ; seulement, ça ne va pas plus loin. Et elle lui referme la porte au nez. Lui, le lendemain, prend des informations. Clémence a déjà eu un amant, qui l'a plantée là en lui laissant deux termes de loyer sur le dos. Alors, elle a juré de se venger sur le premier homme qui ferait la bêtise de l'aimer.

Cependant, les jours suivants, Valentin l'attend sur le trottoir, se risque à monter lui dire bonjour, la poursuit partout.

«Eh bien ! est-ce pour ce soir ?» lui crie-t-il en riant. Mais elle répond d'une voix gaie :

«Non, non, c'est pour demain !»

Tous les dimanches, il la rencontre au Jardin de Flore. Elle est là, assise contre l'orchestre des musiciens. Elle accepte très bien le vin à la française, elle danse avec lui, mais, dès qu'il veut l'embrasser, elle lui allonge une tape ; et, s'il lui parle de se mettre ensemble, elle lui dit d'un air très raisonnable qu'il a tort de s'entêter, qu'elle ne veut pas parce que cela ne lui plaît pas. Pendant six semaines, ils plaisantent ainsi, sans cesser de rire.

À la fin du deuxième mois, Valentin devient sombre. Il ne peut plus dormir la nuit, dans son trou, sous les toits. Il y étouffe. Quand il est couché, les yeux grands ouverts, il aperçoit dans le noir la face blonde de Clémence, dont les cheveux luisent, avec leur rayonnement de soleil. Alors, la fièvre le prend, il reste jusqu'au jour à se retourner, comme sur des charbons ; et le lendemain, à l'atelier, il ne fait rien, les yeux perdus, les outils tombés des mains. Les camarades lui crient : «Tu as donc vu Mlle Lise ?» Hélas ! non, il n'a pas vu M^{lle} Lise. Trois fois, il est allé chez Clémence, il s'est mis à genoux, en la suppliant de bien vouloir de lui. Mais elle a dit non, toujours non ; si bien qu'il a pleuré comme une bête, dans la rue. Il rêve d'aller coucher devant sa porte, sur le palier, parce qu'il lui semble qu'il serait mieux là, à entendre son léger souffle, par les fentes. Le désir de cette petite fille à laquelle il tordrait le cou entre deux doigts, comme à un poulet, lui ôte de la bouche le boire et le manger.

Enfin, un soir, il monte chez Clémence et lui offre brusquement de l'épouser. Elle reste saisie, mais elle accepte bien vite. Elle-même l'aime de tout son cœur ; seulement, elle avait trop pleuré, quand le premier l'avait quittée. Du moment qu'il s'agit de se mettre ensemble pour toujours, elle veut bien.

Le lendemain, ils se rendent à la mairie pour savoir. La longueur des formalités les consterne. Clémence ne sait où trouver l'acte de décès de son père. Valentin court de bureau en bureau avant d'obtenir la pièce constatant sa libération du service **c**. Ils se voient tous les jours, maintenant, ils vont se promener sur les fortifications **d** et manger de la galette dans les fêtes de la banlieue **e**. Le soir, quand ils reviennent par les longues rues des faubourgs, ils ne disent rien, ils se pressent doucement le bras. Leur cœur est gros d'une joie dont ils ne savent comment parler. Clémence, une fois, a chanté à Valentin une romance, où il était question d'une dame à un balcon et d'un prince qui lui baisait les cheveux ; et Valentin a trouvé ça si bien qu'il avait les yeux mouillés de larmes.

Les formalités sont remplies, le mariage est fixé à un samedi. On se mariera tout tranquillement. Valentin est allé voir à l'église, mais comme le prêtre lui demandait six francs, il lui a répondu qu'il

n'avait pas besoin de sa messe, et Clémence s'est écriée que le mariage à la mairie était le seul bon **f**. D'abord, ils parlaient de ne pas faire de noce du tout ; puis, pour ne pas paraître se cacher, ils ont organisé un pique-nique à cent sous par tête, chez un marchand de vins de la barrière du Trône **g**. On sera dix-huit à table. Clémence doit amener trois de ses amies qui sont mariées. Valentin a recruté toute une bande de menuisiers et d'ébénistes, avec des dames. Le rendez-vous, chez le marchand de vins, est pour deux heures, parce qu'on a le projet d'aller faire un tour de promenade avant le dîner.

À la mairie, Valentin et Clémence se présentent accompagnés seulement de leurs témoins. Valentin a fait dégraisser sa redingote **7**. Clémence, depuis trois jours, passe les nuits pour s'arranger une vieille robe bleue qu'une de ses amies, plus grande qu'elle, lui a vendue dix francs. Elle a un bonnet garni de fleurs rouges. Et elle est si jolie, avec sa mine blanche de petite fille, sous les mèches folles de ses cheveux blonds, que le maire lui sourit paternellement. Quand son tour arrive de dire « oui », elle sent Valentin qui lui donne un coup de coude, elle éclate de rire. Tout le monde rit dans la salle, jusqu'aux garçons de bureau. Il passe comme un souffle de jeunesse, au travers des feuilles jaunies du Code. Puis, quand il s'agit de signer sur le registre, les témoins s'appliquent. Valentin trace une croix **h**, parce qu'il ne sait pas écrire. Clémence fait un gros pâté. À la quête pour les pauvres, tous mettent deux sous **i**. Seule, la mariée, après avoir longuement fouillé ses poches, finit par donner dix sous.

À deux heures, la société se trouve réunie chez le marchand de vin de la place du Trône. On part de là, on va sur les fortifications, on marche devant soi ; puis les hommes organisent une partie de colin-maillard, dans le fossé. Lorsqu'un des menuisiers attrape une dame, il la garde un instant dans ses bras, il lui pince les hanches ; et la dame jette de petits cris, dit que c'est défendu, qu'on ne doit pas pincer. Toute la société rit aux éclats ; trouble ce coin désert d'un tel vacarme que les moineaux effarés s'envolent des arbres, le long du chemin de ronde. Au retour, il y a trois enfants que leurs pères sont obligés de mettre à califourchon sur le cou, parce qu'ils ne peuvent plus marcher.

Ça n'empêche personne de donner un furieux coup de fourchette, le soir, au dîner. Chacun veut manger pour ses cent sous **j**. On paie, n'est-ce pas ? On peut bien vider les plats. Aussi faut-il voir avec quel soin les os sont nettoyés. On ne laisse rien remporter à la cuisine. Valentin, que les camarades veulent griser, par farce, surveille son verre ; mais Clémence qui ne boit pas de vin pur d'habitude, est très rouge et parle comme une pie, avec des cris d'oiseau. Au dessert, les chansons commencent. Chacun dit la sienne. Pendant trois heures, c'est un roucoulement de couplets interminables. L'un chante la romance, une histoire où il est question de Venise et des gondoles ; l'autre a la spécialité des chansonnettes comiques et raconte les méfaits du vin à quat'sous, en faisant l'homme ivre au refrain ; un troisième entame une gaudriole **8**, quelque chose de salé, que les dames,

en riant très fort, accompagnent avec les manches des couteaux sur les verres. Pourtant, lorsqu'il s'agit de payer, on se fâche. Le marchand de vin réclame des suppléments. Comment ! des suppléments ? On est convenu de cent sous, c'est cent sous, pas davantage ! Et comme le marchand de vin menace d'appeler les sergents de ville, ça tourne mal, on échange des coups de poing, une partie de la noce va finir la nuit au poste. Heureusement, les mariés ont eu la sagesse de gagner la porte, dès le commencement de la querelle.

Il est quatre heures du matin, lorsque Valentin et Clémence rentrent dans la chambre de celle-ci, qu'ils sont décidés à garder jusqu'au terme prochain **9**. Ils ont descendu tout le faubourg Saint-Antoine à pied, par un petit vent froid qu'ils ne sentaient pas, tant ils marchaient vite. Et, dès que la porte est refermée, Valentin prend Clémence entre ses bras, lui couvre la figure de baisers, avec une brutalité de passion qui la fait rire. Elle se pend à son cou, elle l'embrasse aussi de toutes ses forces, pour lui prouver qu'elle l'aime. Le lit n'est pas seulement fait, elle s'est tant pressée le matin qu'elle a simplement étalé la couverture. Et il l'aide à retourner le matelas. Puis, le jour se lève, quand ils se couchent. Le serin de Clémence, dont la cage est accrochée près de la fenêtre, a un gazouillis très doux. Dans la chambre pauvre, sous les rideaux fanés du lit j, l'amour met comme un battement d'ailes.

Tout compte fait, Valentin et Clémence sont entrés en ménage avec vingt-trois sous. Le lundi, ils retournent tranquillement à l'ouvrage, chacun de son côté. Et les jours s'écoulent, et la vie passe. À trente ans, Clémence est laide, ses cheveux blonds sont devenus d'un jaune sale, les trois enfants qu'elle a nourris l'ont déformée, Valentin est tombé dans le vin, l'haleine forte, ses beaux bras durcis et maigris par le rabot. Les jours de paie, quand le menuisier rentre soûl, les poches vides, le ménage s'allonge des claques, pendant que les mioches hurlent. Peu à peu, la femme s'habitue à aller chercher son homme chez le marchand de vin ; et elle finit par s'attabler, elle prend sa part des litres, au milieu de la fumée des pipes. Mais elle aime son homme tout de même, elle l'excuse, quand il lui envoie quelque gifle. D'ailleurs, elle reste honnête femme ; on ne peut pas l'accuser de coucher avec le premier venu, comme certaines créatures. Et, dans cette vie de querelles et de misère, dans la saleté du logis souvent sans feu et sans pain, dans la lente dégradation du ménage, il y a, jusqu'à la mort, sous les rideaux en guenilles du lit, des nuits où l'amour met la caresse de son battement d'ailes.

NOTES LEXICALES

1. **garni borgne** : chambre meublée à louer, de mauvaise apparence. A l'époque, un ouvrier sur quatre devait se contenter de louer un garni.

2. **varlope** : grand rabot de menuisier.

3. **Cré nom** : l'expression traduit la force de l'interdit religieux pesant sur les jurons : nul n'invoque impunément le **sacré nom** de Dieu... D'où des stratégies de contournement variées : la modification phonétique («nom de dla», « nom de gu ») ou la suppression de certaines syllabes comme ici : [sa]cré nom [de Dieu].

4. **bastringue** : terme familier pour un bal de guinguette (cf. Renoir). Les guinguettes sont des cabarets où le peuple va boire et danser et où se tiennent les repas de noces.

5. **brocheuse** : ouvrière qui broche (relie) les livres.

6. **rue de Charonne** : située au nord de la rue du faubourg Saint Antoine, entre la place de la Bastille et le cimetière du Père Lachaise (à l'est de Paris).

7. **redingote** : terme emprunté au XVIII^e siècle à l'anglais «riding coat» : habit pour monter à cheval. Le mot anglais «coat» a lui-même été emprunté au XVI^e siècle à l'ancien français «cote» (cf. une «cotte»). Il s'agit d'une longue veste masculine croisée dont les basques descendent jusqu'aux genoux (cf. les expressions «lâcher les basques» de quelqu'un, «être pendu aux basques» de quelqu'un).

8. **gaudriole** : plaisanterie plutôt leste, d'où le fait que Zola utilise parfois (mais pas ici) le mot pour désigner le passage à l'acte, l'amour physique.

9. **terme prochain** : prochain loyer à payer.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

a. « faubourg Saint Antoine » : [fau] vient de « fors »: hors de. Mais la confusion avec « faux » est ancienne. A l'origine, le faubourg était la partie de la ville située hors de l'enceinte protégeant le bourg. Les faubourgs se sont progressivement retrouvés à l'intérieur des murs, avec l'extension des fortifications accompagnant l'essor urbain et démographique. Les populations habitant en périphérie étant souvent pauvres, les faubourgs sont généralement (mais pas toujours) des quartiers populaires.

De plus, le faubourg Saint Antoine est à l'est de Paris, lieu de concentration des industries dont la fumée des cheminées, évacuée par les vents dominants d'ouest, ne passait donc pas sur la ville.

C'est la raison d'une dissymétrie constitutive entre les quartiers ouest, peu industrialisés et résidentiels, et les quartiers est, sales, pollués et pauvres. En effet, au XIX^e siècle, les ouvriers habitent à proximité immédiate de leur lieu de travail, les transports en commun n'existant pas vraiment.

Situé entre la Bastille et la place du Trône, le faubourg Saint Antoine a souvent été un lieu d'agitation et d'affrontement, au cœur du Paris révolutionnaire (1789 – 1830 – 1848 – 1870-71) et des grandes révoltes ouvrières du XIX^e siècle. L'implantation de nombreuses industries dès le XVIII^e siècle en a fait un quartier à forte concentration ouvrière. En 1872, Le XI^e arrondissement est ainsi le plus peuplé de Paris, avec plus de 100.000 habitants.

On remarquera par ailleurs que si la précision de la situation géographique est constante dans ces récits, Zola les inscrit rarement dans le temps. Aucun repère chronologique n'est fourni dans cette étude de cas, comme si pour l'auteur le déterminisme social, fortement tributaire de l'espace, pouvait être conçu en dehors de l'Histoire et gravé dans le marbre d'une écriture à prétention scientifique...

b. « colonne de Juillet » : érigée au centre de la place de la Bastille, sur les lieux de l'ancienne forteresse, son histoire est originale : censée rappeler juillet 1789, elle finira par évoquer juillet 1830. La première pierre fut posée le 14 juillet 1792, mais on n'alla pas au-delà !

Napoléon I^{er} y fit élever un éléphant de bronze de 24 m. de haut surmonté d'une colonne, qui devait servir de fontaine, l'eau jaillissant de sa trompe. Mais seule une maquette en plâtre existait à la fin de l'Empire, et elle s'effritait, si bien que l'éléphant était devenu le terrain de jeu des enfants du quartier. Victor Hugo l'évoque dans *Les Misérables* (IV^e partie, Livre VI, Chapitre II : « Où le petit Gavroche tire parti de Napoléon Le Grand ») puisque Gavroche dit y loger.

C'est Louis-Philippe qui décréta en 1833 qu'une colonne serait érigée à la place des ruines de l'éléphant, en l'honneur des révolutionnaires morts pendant les Trois Glorieuses (journées révolutionnaires des 27-28-29 juillet 1830). Sous la colonne, on enterra des dépouilles de révolutionnaires, mais on y mélangea par erreur des momies égyptiennes ramenées par l'expédition de Bonaparte, qui se dégradèrent dans la Bibliothèque nationale et que l'on avait enterrées dans le jardin où les corps des révolutionnaires de 1830 avaient eux-mêmes été ensevelis !

Sur le fût de la colonne sont inscrits les noms de 615 révolutionnaires de juillet 1830. Au sommet de la colonne se trouve le Génie de la Liberté. Il représente « la Liberté qui s'envole en brisant des fers et semant la lumière ». Sa main gauche tient les chaînes brisées du despotisme, tandis que de la main droite il brandit la flamme de la civilisation.

c. « libération du service » : pièce attestant qu'il est libéré de ses obligations militaires. La loi Thiers de 1872 instaurait un service militaire personnel, sans possibilité de se faire remplacer (la loi précédente, de 1868, permettait d'échapper aux obligations militaires si on se faisait remplacer par quelqu'un d'autre), avec tirage au sort de la durée de service (entre 1 et 5 ans) et une multitude de dispenses. La loi de 1889 réduisit ces dispenses ainsi que la durée (à 3 ans).

d. « fortifications » : construites entre 1841 et 1844 (on les appellera « les fortifs »), elles font 39 km de long et sont constituées d'un fossé profond, d'une importante levée de terre, d'un mur pour protéger l'artillerie, de 94 bastions et de 52 portes et poternes fortifiées. A ces 130 m de large, il faut encore ajouter 250 m de terrain militaire inconstructible et 250 m sur lesquels on ne peut bâtir qu'en bois ou en terre. Une bande de terrain vague aussi importante sur tout le pourtour de la capitale explique pourquoi cette zone sera vite utilisée pour y implanter des jardins ouvriers.

A partir des années 1860, à l'intérieur de ces fortifications, on construisit une ceinture de boulevards longeant l'enceinte. Paradoxalement appelés « boulevards extérieurs », ils tirent leur nom du fait qu'ils sont situés à l'extérieur du tissu urbain, bien qu'à l'intérieur des remparts... On dira aussi « boulevards des maréchaux », car depuis 1864 ils portent des noms de maréchaux d'Empire.

Ces fortifications remplissent une double fonction : ligne de défense extérieure en cas d'invasion comme en 1870, elles permettent aussi, grâce à la ceinture de boulevards, de déplacer rapidement des troupes d'un bout à l'autre de la capitale sans la traverser, en cas d'insurrection.

Il faudra attendre la loi d'avril 1919 pour que les fortifications soient abandonnées. Elles constitueront dès lors un terrain vague jusqu'à la fin de la 2ème guerre mondiale. C'est sur cette large zone que sera tracé le boulevard périphérique (le « périph ») entre 1960 et 1972, d'où les « portes » sur le périphérique, souvenirs de celles qui existaient dans l'enceinte.

e. « banlieue » : de « ban » + « lieue » : terme féodal à l'origine, désignant l'espace d'environ une lieue (à peu près 4 km) autour d'une ville, sur lequel la juridiction de l'autorité s'exerçait et où on proclamait les bans (convocation des vassaux par leur suzerain).

C'est à partir des XVII^e / XVIII^e siècles que le mot a pris son sens moderne de territoire situé autour d'une grande ville.

f. « mariage civil et/ou religieux » : Au cours du XIX^e siècle, si le Vatican a continué à condamner le mariage civil, le clergé français, peut-être sous l'influence du gallicanisme, a fini par l'accepter, à condition que la cérémonie religieuse précède la cérémonie civile.

La prise de distance par rapport à l'Eglise touche d'abord les hommes, les femmes étant plus liées aux curés par leur éducation.

A Paris, le mariage civil a en général lieu un jour ou deux avant le mariage religieux. Si le mariage civil est gratuit, on donne traditionnellement au maire une offrande, pour les pauvres de l'arrondissement.

g. « Barrière du Trône » : (ou de Vincennes). Elle faisait partie de l'enceinte des Fermiers Généraux (24 km autour de Paris à la fin du XVIII^e siècle). Les barrières, sortes de péages, étaient des lieux où l'on prélevait des taxes sur les marchandises importées dans la ville.

La Barrière du Trône (place de la Nation, à l'est de Paris) constituait avec la Barrière de l'Etoile les deux entrées royales dans la capitale, d'où les deux colonnes qui l'encadrent.

En 1789, les Parisiens pillèrent ces barrières. Supprimées, elles seront cependant rapidement rétablies et fonctionneront jusqu'en 1860, Haussmann les repoussant au niveau des fortifications.

h. « trace une croix » : Les lois Ferry instaurant l'enseignement gratuit, obligatoire et laïc datant de 1881-82, les ouvriers adultes de ce récit appartiennent à une génération qui n'est pas passée par l'école républicaine. Mais vers 1876-77, les $\frac{3}{4}$ des enfants de 5 à 15 ans de région parisienne sont scolarisés dans des écoles de toutes natures. De toute façon, c'est l'armée que les historiens considèrent comme « l'agent essentiel de l'alphabétisation masculine au XIX^e siècle ». Les études sur le sujet montrent aussi que, toujours en région parisienne, 90% des hommes signaient leur acte de mariage en 1877. L'analphabétisme de Valentin constitue donc plutôt une exception.

i. « deux sous / cent sous » : le salaire journalier d'un menuisier en région parisienne était en 1880 de 7 francs pour 10H00 de travail, ce qui fait un salaire horaire de 70 centimes. Pour avoir une idée de ce que cela représentait à l'époque, on peut le comparer au prix d'un kilo de pain à Paris en 1875 (36 centimes) ou d'un journal quotidien à la même date (15 centimes). Une heure de travail permet de s'acheter 2 kg de pain.

On considère par ailleurs, en tenant compte de l'érosion monétaire, qu'1 franc (donc 100 centimes) de 1880 équivaut à peu près à 3,5 euros aujourd'hui, même s'il faut prendre ce genre de comparaison avec beaucoup de prudence, tant les modes de vie et de consommation ont changé.

A l'époque, il faut 20 sous pour faire 1 franc. 1 sou = 5 centimes. Les 100 sous du repas valent donc 5 francs, c'est-à-dire les $\frac{2}{3}$ du salaire d'une journée de travail pour des menuisiers.

Le mot « sou » correspond à une appellation d'Ancien Régime, mais que l'usage a maintenue au XIX^e siècle.

j. « rideaux de lit » : l'absence d'espace contraint les classes populaires à une promiscuité que nombreux, au XIX^e siècle, comparent à l'entassement des animaux (cf. aussi *Comment on meurt IV* et la comparaison que Zola opère entre rapports humains et comportement animal lorsqu'il étudie le prolétariat urbain). Le rideau de lit évoqué par Zola rappelle la volonté de créer un semblant d'intimité malgré tout. Conséquence, on vit très souvent dehors. Valentin attend ainsi sur le trottoir, pleure dans la rue...

Comme les ouvriers sont pauvres, l'argent ne sert pas à améliorer le logement, mais à en payer le loyer, à se nourrir et à s'habiller, pour faire au moins bonne figure dans l'espace public (cf. la redingote que Valentin fait dégraisser).

L'ameublement ouvrier se limite à un matelas, une table, des chaises et une commode. Au mur, on colle souvent des images coloriées, découpées dans les hebdomadaires illustrés. Les garnis sont par ailleurs connus pour leur insalubrité.